

Cette jeune femme était la princesse Ramidoff. La concierge lui répondit :

—Mademoiselle Georgette est au quatrième, la porte à gauche.

La princesse remercia d'un mouvement de tête et s'élança dans l'escalier, qu'elle monta rapidement. Son cœur battait très fort. Sur le palier du quatrième étage, elle s'arrêta un instant pour reprendre haleine et se rendre maîtresse de son émotion avant de pénétrer dans cette chambre où elle allait trouver sa malheureuse sœur, encore une de ses victimes.

Elle vit la porte entr'ouverte. Elle avança la tête et regarda. Elle ne vit que la table au milieu de la chambre, et plus loin, dans le fond, la commode. Elle ne pouvait apercevoir le lit, placé dans un angle, en face de la fenêtre. Elle pensa que Georgette n'était pas chez elle et que, ayant laissé sa porte ouverte, elle allait revenir.

—Elle est probablement entrée chez une voisine, se dit-elle.

Alors elle se décida à pousser la porte doucement et à entrer dans la chambre. Aussitôt ses yeux tombèrent sur le lit et sur le corps de Georgette étendu sans mouvement. Bien qu'elle n'eût pas vu sa sœur depuis près de dix années, malgré la pâleur mate de son visage pleinement éclairé, elle la reconnut.

D'abord, elle crut qu'elle dormait. Sans bruit, marchant sur la pointe des pieds, elle s'avança jusque près du lit. Les yeux voilés de larmes, elle examina ce jeune et beau visage qui conservait l'impression de la douleur et du désespoir. Un sanglot sortit de sa poitrine. Elle se pencha prête à lui mettre un baiser sur le front.

Mais soudain, s'apercevant que la jeune fille ne respirait plus, elle se redressa avec terreur. Elle lui prit la main, une main glacée, dont les doigts crispés serraient toujours la fiole de poison. Le contact du froid fit passer un frisson dans tous les membres de la princesse. Cependant, elle ne lâcha point la main qu'elle venait de prendre, elle avait remarqué qu'elle tenait un petit flacon.

Un doute horrible traversa sa pensée comme un éclair, et elle poussa un cri rauque, affreux.

Fiévreusement agitée, presque folle, elle parvint à desserrer les doigts de Georgette et elle s'empara du flacon. Il contenait encore à peu près la moitié du liquide. Elle devina que c'était du poison.

—Morte, morte ! prononça-t-elle d'une voix creuse. Ah ! misérable ! j'ai tué ma sœur !

Elle se redressa livide, les traits contractés, des lueurs étranges dans le regard, et regarda autour d'elle avec épouvante, en tournant sur elle-même.

—Morte, reprit-elle sourdement, ma sœur est morte, ma sœur s'est empoisonnée !... Et moi je vis, continua-t-elle avec une énergie farouche ; moi, dont la vie est maudite ! moi, la femme autrefois sans cœur ! moi, qui l'ai cruellement abandonnée et qui me suis élevée en marchant sur des cadavres !

Au souvenir de ses victimes, elle fut prise d'un tremblement convulsif.

—Ah ! s'écria-t-elle, Dieu n'est pas juste ! Le regard sombre, les yeux secs, elle resta un instant immobile devant Georgette.

Sa poitrine se soulevait violemment, pendant que des spasmes nerveux faisaient frissonner sa chair et agitaient ses membres.

Tout à coup son front parut s'illuminer ; des éclairs jaillirent de ses yeux ; sa physionomie prit une expression indéfinissable. C'était un mélange d'orgueil, de fierté, d'audace, de mépris et de dédain.

Andréa la Charmeuse reparaisait tout entière. —Non, non, dit-elle d'une voix rauque, saccadée, la mort ne m'épouvante point, je ne serai pas lâche devant elle !... Pauvre Georgette ! elle n'avait fait aucun mal, elle ne demandait qu'un peu de bonheur, et lui a été refusé ; elle était douce, bonne, aimante... Elle était innocente, et pourtant la voilà glacée... Pauvre Georgette !... Elle était belle, elle n'avait pas encore vingt ans, et la voilà morte, morte parce qu'elle a aimé ! Pardon, ma mère, pardon ; vous m'aviez ordonné de veiller sur elle, de la protéger, de l'aimer ; je n'ai pas obéi, pardon, pardon !

Elle resta encore un moment silencieuse. Puis, rejetant brusquement sa tête en arrière et changeant de ton :

—Ma sœur ! s'écria-t-elle, si je t'ai abandonnée dans la vie, je te suivrai dans la mort !... Les malheureuses victimes d'Andréa la Charmeuse vont être vengées !...

Elle mit le petit flacon entre ses lèvres et en vida le contenu d'un seul trait.

—Maintenant, murmura-t-elle, la mort peut venir me prendre à mon tour, je l'attends.

Et elle lança au milieu de la chambre le flacon qui vola en éclats.

Lentement elle se rapprocha du lit. Elle prit la tête de Georgette dans ses mains, la souleva légèrement, et, avec une sorte de fureur, couvrit de baisers son front, sa bouche et ses yeux.

Soudain, il lui sembla que Georgette se ranimait sous la chaleur de ses baisers ; elle vit qu'un peu de rose revenait à ses lèvres et estompait ses joues. Elle l'embrassa de nouveau ; elle sentit qu'elle était moins froide. Mais n'était-ce pas déjà la mort qui, la glaçant elle-même, neutralisait ainsi l'effet du froid ? Elle lui mit la main sur le cœur ; elle crut le sentir battre doucement. Elle approcha sa joue de la bouche de Georgette, un souffle léger l'effleura. Mais tout cela ne pouvait être qu'une illusion.

Frémissante, la prunelle dilatée, courbée sur sa sœur, ses deux mains appuyées sur le lit, elle attendit pleine d'anxiété.

Au bout d'un instant Georgette fit un mouvement.

—Ah ! je ne doute plus, s'écria la princesse, elle vit encore ! Mon Dieu, ajouta-t-elle, faites qu'elle me voie, qu'elle me reconnaisse !

Aussitôt, Georgette poussa un soupir, puis tout son corps tressaillit ; ses bras se soulevèrent, elle les ramena sur sa poitrine et ses yeux s'entr'ouvrirent.

—Ma sœur, ma sœur ! s'écria la princesse.

Et l'entourant de ses bras, en l'appuyant contre elle, elle parvint à la tenir assise sur le lit.

D'abord, Georgette regarda autour d'elle avec étonnement, comme si elle cherchait à reconnaître le lieu où elle se trouvait ; ses yeux s'ouvrirent davantage ; ils se fixèrent enfin sur la princesse et elle la reconnut.

—Suzanne ! exclama-t-elle.

La princesse voulut parler ; des sanglots lui coupèrent la voix. Mais elle tenait sa sœur dans ses bras et elle la pressait fiévreusement contre son cœur. Elles s'embrassaient avec transport, avec ivresse. A son tour Georgette éclata en sanglots. Avec la pensée, le souvenir lui revenait.

Quelques minutes s'écoulèrent. Ce fut Georgette qui parla la première.

—C'est toi, c'est bien toi ? dit-elle d'une voix faible ; enfin, je te revois, je t'embrasse... Tu m'aimes encore, n'est-ce pas ? Ah ! si tu savais, si tu savais... Mais, non, tu ne dois pas savoir... Tu ne m'as pas tout à fait abandonnée, puisque te voilà. Ah ! cela me fait du bien de te voir, de t'embrasser, de me sentir dans tes bras, contre ton cœur. Il me semble que je ne suis plus aussi malheureuse. Suzanne, comment se fait-il que tu sois ici ?

—Je n'ai rien à te dire, rien à t'expliquer, répondit la princesse. Pourquoi perdre du temps en paroles inutiles, quand il nous en reste si peu pour nous aimer ? Restons comme nous sommes en ce moment : toi dans mes bras, moi dans les tiens... Georgette, ma chère Georgette, oublions le malheur, les rêves, les joies du monde ; oublions tout. Je ne veux plus penser qu'à Dieu, qui pardonne, au moment de mourir.

—Mourir ! tu veux mourir ? s'écria Georgette avec effroi.

—Oui, pour ne plus me séparer de toi.

—Suzanne, quelle est donc ta pensée ? Je ne te comprends pas.

—C'est vrai, tu ne peux pas comprendre. Eh bien, écoute : quand je suis entrée ici tout à l'heure, t'apportant des paroles d'espoir, tu étais étendue sans mouvement, et déjà pâle et froide comme un cadavre. Tu tenais encore dans ta main un petit flacon.

—Ah ! le poison, le poison ! exclama Georgette.

—Oui, reprit la princesse ; je devinais que le flacon contenait du poison ; je te l'arrachai de la main ; il n'était qu'à moitié vide.

—Tu as brisé le flacon, n'est-ce pas ? tu l'as brisé ?

—Oui.

—Ah ! je respire, fit Georgette.

—J'ai brisé le flacon en le jetant sur le carreau, reprit la princesse ; mais auparavant, pour mourir avec toi, j'avais bu le reste du poison.

—Malheureuse ! s'écria Georgette épouvantée, tu t'es empoisonnée !...

—Comme toi, je ne voulais plus de la vie ; comme toi, je me suis empoisonnée.

Georgette poussa un cri terrible et, s'élançant à bas du lit, folle de douleur et de désespoir, elle se mit à crier :

—Au secours, au secours !

Puis, revenant à sa sœur et lui jetant ses bras autour du cou :

—Mon Dieu, mon Dieu, dit-elle en sanglotant, qu'as-tu fait ? Tu voulais mourir avec moi... Ah ! malheureuse, mais je n'ai pas bu le poison, moi !... Au moment où je le portais à ma bouche, j'ai pensé à Dieu... Alors, j'ai senti que tout se déchirait en moi ; mon cœur a cessé de battre, la respiration m'a manqué, la nuit s'est faite autour de moi... Après, je ne me rappelle plus rien. Tiens, tiens, regarde, c'est là, sur le drap du lit, que le poison a coulé. Ah ! pourquoi la fiole ne s'est-elle pas entièrement vidée ?

—Suzanne, pourquoi me regardes-tu ainsi ? pourquoi restes-tu silencieuse ? Je t'en supplie, parle-moi ! Oh ! ton regard me fait peur !

La princesse écoutait la voix de sa sœur ; mais sa tête s'était subitement appesantie, et un bourdonnement dans ses oreilles, semblable à un bruit de cloches, l'empêchait de saisir les paroles. Ses yeux agrandis brillaient d'un étrange éclat et avaient pris une fixité effrayante.

—Ah ! c'est le poison ! exclama Georgette.

Mon Dieu, reprit-elle en se redressant éperdue, mais j'ai appelé pourtant, et personne, personne ne vient !

D'un bond elle s'élança vers la porte, en criant de nouveau :

—Au secours ! au secours !

Presque aussitôt Ripart et le concierge, tout essouffés, entrèrent dans la chambre.

Ils poussèrent un cri de surprise et de joie en voyant Georgette debout.

—Enfin, dit elle, vous m'avez entendue !

Et, leur montrant la princesse :

—C'est ma sœur, ajouta-t-elle ; elle vient de boire du poison ! Monsieur Ripart, vite, courez chercher un médecin !

—Le médecin va venir, mademoiselle Georgette, répondit Ripart ; j'étais allé le chercher pour vous ; je vous ai crue morte.

—Hélas ! ma sœur l'a cru aussi, et c'est elle, la malheureuse, qui a bu le poison !

Et laissant les deux hommes ahuris, consternés, elle se précipita sur la princesse, en proie au plus violent désespoir. Celle-ci la repoussa doucement, se dressa sur ses jambes et fit quelques pas dans la chambre. A chaque instant, elle était prise d'un tressaillement convulsif. Sa poitrine se soulevait violemment ; on voyait ses traits se contracter, ses bras se raidir et se tordre, et, sous son vêtement, on devinait les palpitations de la chair. Ses grands yeux bleus, à la pupille dilatée, étaient comme un foyer d'étincelles.

Son chapeau et son châle étaient tombés sur le lit ; ses magnifiques cheveux dénoués flottaient épars sur ses épaules avec des ondulations capricieuses.

## XXIII

La princesse s'était arrêtée au milieu de la chambre. Soudain, elle se courba, en allongeant le cou, et parut tendre l'oreille comme si elle écoutait un bruit lointain.

Elle eut un nouveau tressaillement, plus violent encore que les autres, et se redressa en arrière, elle recula jusqu'au fond de la chambre.

—Chut, fit elle, écoute ; je les entends, ils viennent... Il sont loin, bien loin, mais comme ils courent ! Quel bruit ! on croirait entendre la foudre. Ils vont passer. Non, non, ils viennent ici, ils vont entrer, ferme la porte. Trop tard, ils entrent, les voilà ! ah !

Et étendant le bras vers un point de la chambre où ses yeux restèrent fixés :

—Là, là, reprit-elle, les vois-tu ? Je les reconnais, ce sont eux : Henri de Manoise, Maxime de Soubreuil ; elle aussi, la belle Jeanne, plus blanche